

# Vérités . . .

*Al-Wadi, 7 août 1934*

Les Anglais résidant en Égypte doivent le savoir, et certains Égyptiens qui les recherchent comme moyen et sollicitent auprès d'eux aide et soutien doivent le savoir avec eux, et l'Egyptian Gazette en particulier doit le savoir, car elle parle au nom des uns et des autres, et parce que c'est elle qui nous a invités à lui exposer ces vérités, après qu'elle eût écrit cet article élégant et gracieux qu'elle a publié hier matin, et que ses journaux amis ministériels ont traduit d'elle.

Ce sont des vérités dont nous ne pensons pas que l'Egyptian Gazette soit ignorante, ni ne pensons que ses lecteurs anglais ou ses pauvres alliés égyptiens en soient ignorants, car nous vivons en une époque où l'évidence n'est pas méconnue, et où les principes élémentaires ne sont pas cachés aux gens ordinaires, encore moins aux hommes instruits qui dirigent les journaux, s'occupent de politique, et traitent des affaires des peuples.

La plus claire et la plus évidente de ces vérités est que si la liberté d'opinion, en toute chose, et en politique particulièrement, est quelque chose que les Anglais tiennent pour sacré dans leur propre pays, en gardant ses sanctités avec le plus grand soin, ne se permettant jamais de l'abolir, de la restreindre, ou de l'interdire à aucun Anglais — surtout lorsqu'il se trouve être parmi l'opposition — alors les Égyptiens tiennent la liberté d'opinion tout aussi sacrée que les Anglais, la considèrent comme leur propre droit tout comme les Anglais la considèrent, et veulent qu'elle soit, dans leur propre pays, une affaire sérieuse et non un jeu, un fait établi et non de simples mots écrits ou prononcés. Et les Égyptiens savent parfaitement bien, avec le plus profond regret, qu'ils demeurent loin de jouir de ce droit sacré — mais ils insistent, avec la plus grande insistance, pour le conquérir, pour y parvenir, et pour que leur propre part en soit exactement égale à la part anglaise. L'Egyptian Gazette pourrait penser que les Égyptiens sont vaniteux de vouloir conquérir ce dont jouissent les Anglais en Grande-Bretagne, puisque les Égyptiens n'ont pas atteint le niveau de civilisation des Anglais, et doivent être humbles, et doivent attendre. Mais l'Egyptian Gazette devrait savoir que l'expérience politique en cette époque moderne a convaincu les gens qu'ils sont tous égaux, et leur a appris qu'aucun d'entre eux n'a d'avantage sur un autre dans la jouissance des droits

politiques, et que les droits des peuples ne peuvent être confinés à une classe plutôt qu'à une autre, ni à un groupe plutôt qu'à un autre — tout comme elle leur a appris que le colonialisme, et la domination des peuples forts sur les peuples faibles, est une maladie odieuse que les nations doivent combattre par tous les moyens qu'elles trouvent pour la combattre. Les Égyptiens sont des gardiens jaloux de la liberté d'opinion, et d'en jouir correctement, et ils luttent pour cela avec toute la lutte qu'ils peuvent fournir, et se sacrifient pour cela avec tout le sacrifice qu'ils peuvent supporter, et endurent pour cette cause ce qui peut être enduré et ce qui ne peut l'être — même le reproche et la moquerie de l'*Egyptian Gazette*, et son audace à dire franchement aux Égyptiens, sur la terre même des Égyptiens, qu'ils sont un peuple qui doit être pris par la répression et l'humiliation, ou sinon ne pas aspirer à ce dont jouissent les Anglais de liberté et d'indépendance.

Les Égyptiens ne changeront pas d'opinion sur ce point, que les Anglais en soient satisfaits ou courroucés, que les Anglais l'acceptent ou le refusent. Et aucun Égyptien instruit n'hésitera à diffuser tout cela, et à le répandre parmi ces classes que l'*Egyptian Gazette* tient en mépris, et souhaite voir le chef de la délégation s'élever au-dessus de fréquenter, et permet aux ministères de pécher contre la cause même de la liberté afin que ces classes demeurent ignorantes, insouciantes, soumises à l'humiliation et à la servilité qu'on leur destine.

L'*Egyptian Gazette*, et ses lecteurs anglais, et ses pauvres alliés égyptiens, doivent savoir que ce qui pouvait autrefois se dire dans les siècles passés ne peut plus se dire aujourd'hui. Et que l'appel à diviser le peuple en classes — certaines honorées et chères, d'autres méprisées et viles — a produit, en Europe, et dans le propre pays des Anglais, des conséquences graves et terribles que l'histoire n'a pas encore oubliées, et nous ne pensons pas que les Anglais souhaiteraient que cela se produise en Égypte, ni souhaiteraient que les Égyptiens y soient poussés. Nous ne pensons pas non plus que les Anglais ignorent que persister à écrire des articles comme celui que l'*Egyptian Gazette* a écrit hier est susceptible de conduire précisément à ces conséquences, et de pousser vers ce mal généralisé.

L'*Egyptian Gazette*, et ses lecteurs anglais, et ses misérables alliés égyptiens, doivent savoir qu'il est parmi les choses les plus étonnantes, parmi les affaires les plus flagrantes, et parmi les hontes dont se marque la civilisation européenne moderne, que des étrangers vivent dans un pays comme l'Égypte sans lui préserver aucun droit, sans lui témoigner

aucune dignité, et sans la moindre hésitation à proclamer, en son sein, un appel à diviser son peuple en classes, à favoriser un groupe de ses propres habitants d'une attention particulière, et à traiter sa majorité avec violence — pour nulle autre raison que le fait que cette majorité n'est ni riche, ni aisée, ni capable de ce dont sont capables ces étrangers globe-trotters, de cette vie douce et heureuse qu'ils n'atteignent que dans ces contrées, et dont ils n'auraient jamais rêvé s'ils avaient vécu dans leurs propres pays, ces pays où la liberté est tenue pour sacrée, et où les droits des peuples sont respectés.

L'Egyptian Gazette doit savoir que les Égyptiens ne consentiront jamais à ce que la vie des étrangers dans leur pays serve de moyen à leur propre exclusion, ou de prétexte à leur propre humiliation. Ce à quoi les Égyptiens consentent, et sur quoi ils insistent, et ce que les instruits parmi eux enseignent aux non-instruits, c'est que l'Égypte doit appartenir aux Égyptiens d'abord et avant tout, et après tout, et que l'étranger est un nouveau venu en Égypte — s'il peut y vivre, réconciliant son propre intérêt avec l'intérêt des nationaux, tant mieux ; et sinon, la terre de Dieu est vaste, et son propre pays a plus de droit sur lui, et lui montre plus de tendresse. Et les Égyptiens savent parfaitement bien que les étrangers s'imposent à eux par la force, que les Anglais sacrifient leurs propres intérêts au profit des intérêts étrangers, et que les Anglais sont puissants, possédant des moyens d'oppression et de violence que les Égyptiens ne possèdent pas — mais rien de tout cela n'effraie les Égyptiens, ni ne change leur opinion que l'Égypte doit leur appartenir en premier lieu, et qu'un jour doit inévitablement venir où l'Egyptian Gazette ne pourra plus écrire ce qu'elle a écrit, et où aucun ministère, quel qu'il soit, ne pourra se voir permettre ce que le ministère actuel se voit permettre, d'insulter les Égyptiens sur la terre même des Égyptiens.

Ce jour peut être lointain, ou peut être proche, mais il vient sans aucun doute, tout comme un jour vint autrefois sur l'Angleterre où elle permit aux ouvriers de prendre en main le gouvernement, et même parfois de le monopoliser, à la place des classes aristocratiques supérieures qui l'avaient jadis entièrement monopolisé.

Puis l'Egyptian Gazette doit savoir que le chef de la délégation n'a apparemment pas été convaincu par ce à quoi appellent les défenseurs de l'intérêt général anglais — qu'il existerait des différences parmi les Égyptiens qui rendraient certains d'entre eux plus dignes de ses visites que d'autres ; il est plutôt convaincu de ce dont les Anglais eux-mêmes sont convaincus dans leur propre pays, que tous les fils du peuple sont

égaux, que leurs pauvres méritent plus d'attention que leurs riches, que leurs illettrés méritent plus d'attention que leurs instruits, et que leurs gens du commun méritent plus d'attention que leur élite. Et ainsi, sur cette base, le chef de la délégation visitera les provinces, les villes, et les villages qu'il voudra, et prendra les routes, les rues, et les ruelles qu'il voudra, et descendra où il voudra, parmi les quartiers riches comme parmi les quartiers pauvres — et ce n'est ni à la police, ni au ministère, ni à la résidence du Haut-Commissaire, ni à l'*Egyptian Gazette*, de lui tracer son itinéraire, ou de lui imposer une route, ou de lui en interdire une autre. C'est là, plutôt, son propre droit sacré, dont il jouit quand il veut, comme il veut — et si la force s'écarte de lui et de ce droit, tant mieux ; et si la force se dresse entre lui et ce droit, elle aura inscrit contre elle-même la peur, l'embarras, et l'échec, et inscrit contre la politique coloniale une honte qui ne fait pas honneur, et une hypocrisie qui ne relève aucune tête.

Enfin, quant à ce qui suit : les Anglais sont libres d'aimer l'injustice, de la soutenir, d'y appeler, et d'en profiter — mais il n'est que juste qu'ils se souviennent que d'autres peuples les ont précédés dans la prise de l'Égypte par l'injustice, et son gouvernement par la cruauté et la violence, sans pourtant y rien gagner ; ils sont plutôt partis, et l'Égypte est restée debout. Et les Anglais eux-mêmes ont pris l'Égypte par la violence et la cruauté pendant des années et des années, et ils peuvent maintenant se demander : qu'ont-ils gagné ? Et sont-ils parvenus, de l'humiliation et de l'asservissement de l'Égypte, à ce qu'ils voulaient ? . . .

Taha Hussein

*Al-Wadi*, 7 août 1934.